

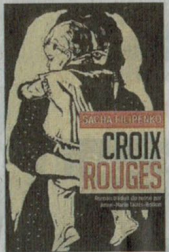
Dialogues dans un escalier sur l'existence de Dieu

SACHA FILIPENKO Une vieille femme dont le destin se confond avec l'histoire de l'URSS raconte sa vie à un jeune homme triste.

ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

CROIX ROUGES

De Sacha Filipenko,
traduit du russe
par Anne-Marie
Tatsis-Botton,
Éditions des Syrtes,
210 p., 15 €.



UN JEUNE HOMME emménage à Minsk pour tenter d'y commencer une deuxième vie. Seul sur le seuil de son nouvel appartement vide, il constate qu'une croix rouge a été peinte sur sa porte. Sa voisine de palier sort de chez elle, l'interpelle. Il n'a envie de parler à personne, encore moins à une femme de quatre-vingt-dix ans, surtout lorsqu'elle lui annonce que c'est elle qui a badigeonné sa porte d'une croix rouge. Elle a la maladie d'Alzheimer, et ce signe l'aide à se repérer dans l'escalier. Il finit par

accepter la tasse de thé qu'elle lui propose. On attendra le troisième acte du roman pour savoir comment le destin de ce jeune homme heureux, père d'un bébé de trois mois, a basculé, une triste et belle histoire. D'ici là, Tatiana, qui perd la mémoire immédiate mais pas encore celle du passé, insiste pour lui raconter sa vie. Il n'est pas question que les événements dont elle a été témoin, acteur et victime ne s'effacent, lui explique-t-elle. Quelqu'un doit s'en souvenir. Parce qu'il faut que Dieu en réponde ! S'il lui a infligé cette maladie, c'est pour effacer ses traces, en prévision du jour où elle se présentera devant Lui : « *Il a peur de moi, trop de questions gênantes l'attendent.* »

La vie de Tatiana se confond avec celle de l'Union soviétique. Née à Londres en 1910 d'une mère danseuse qui mourut en couches, elle fut élevée par son père, un Russe fantasque qui perdit la foi en même temps que sa jeune épouse et devint un matérialiste illuminé qui répétait à sa fille que les humains sont une espèce animale comme une autre.

Révolution spirituelle

Il n'en décida pas moins de croire qu'une humanité nouvelle verrait le jour dans la Russie transformée par « *la révolution spirituelle* » bolchevique. Si bien qu'au début des années 1920, quand tous les gens sensés essayaient de fuir le pays, le père de Tatiana revint s'y installer.

À Moscou, l'homme ordinaire pour qui cette révolution avait été faite crevait de faim, mais Tatiana fréquenta les bonnes écoles réservées aux enfants de parents bien placés. Plus tard, elle fut engagée comme traductrice au ministère des Affaires étrangères, épousa un homme délicieux, mit au monde une fille. Elle était heureuse. Tout se gâta en 1942, le jour où elle eut à traduire une liste de prisonniers soviétiques envoyée par la Croix-Rouge internationale. Le nom de son mari y figurait. Or, les prisonniers de guerre étaient considérés comme des traîtres qui s'étaient rendus à l'ennemi, et leurs familles, déportées ou fusillées. Que faire ? Sacha Filipenko, trente-trois ans, réussit le tour de force de mettre

en scène avec alacrité, poésie et fantaisie cette longue existence malheureuse et l'univers soviétique où régnait l'arbitraire le plus extravagant. À la manière russe, il fait le tour de la condition humaine et des grandes questions existentielles. Pour Tatiana comme pour Hamlet, la vie ressemble à « *une fable racontée par un idiot* ». Alors pourquoi a-t-elle bravé l'interdit et bricolé une croix sur la tombe des siens, et pourquoi entraîne-t-elle son jeune voisin à manifester contre le gouvernement biélorusse qui veut arracher les croix d'un cimetière de victimes du pouvoir soviétique ? Un livre plein de bruit et de fureur mais aussi de grandeur et de douceur. ■